

# "Paradis", une superbe "fatrasie"

« SILENCE, Philippe Sollers lit *Paradis* de 13 heures à 23 heures », telle était l'affiche placardée cet après-midi-là sur la perte de la librairie La Hune, à deux pas de Saint-Germain-des-Près (1). À l'intérieur du magasin, que l'annonce n'a guère plus rempli que d'habitude, une voix tombe du plafond sans jamais s'interrompre. Quelques personnes sont assises sur un escalier. Une ou deux suivent le texte dans le livre. Celles-là seules s'apercevront que, sans doute par une interversion des bandes enregistrées, les pages 80 ont été diffusées après les pages 120. Mais qu'importe ? Il n'y a pas de suite, de récit, d'ordre imposé dans cette œuvre.

L'expérience de sa transmission orale vaut d'être faite. Quand il le lit, on s'aperçoit que Sollers ponctue son texte, et si fortement que l'inscription de cette ponctuation eût peut-être été impossible. De plus, il le dramatise, ralentissant, accélérant son débit. Tantôt il détache certains mots comme des cailloux qu'on lance un à un pour les laisser produire leurs ondes à la surface de l'eau. Tantôt il presse le flux, et c'est comme une grêle qui tombe. De l'anglais, de l'allemand, de l'italien, beaucoup de latin, de l'hébreu, de l'arabe, se mêlent au français. Et parfois l'acteur chante...

Tout d'abord l'auditeur, le lecteur, ne perçoivent rien dans ce Niagara verbal. Puis, de place en place, la nébuleuse s'organise. On y capte des scènes de comédie, des fragments d'autobiographie, des récits de rêves ou d'insomnie, des visions, des commentaires, des aphorismes, de beaux vers, et de l'histoire en raccourci... Une foule de voix montent du texte. Voix tantôt anonymes et sans visage qui dialoguent entre elles; copulations, plaintes, querelles. Elles évoquent nos échanges minables ou pervers, nos occupations dérisoires. Tantôt les personnages appartiennent à l'histoire ou à la littérature. Ils apparaissent en pied ou on les entend, car les citations abondent, exactes ou malmenées. Ainsi croise-t-on au hasard Nietzsche, Freud, Shakespeare, Dostoïevski, Lautréamont, Moïse, les Prophètes, beaucoup de prophètes, saint Thomas, Chateaubriand, le Christ, Proust, et ce saint Jean l'Évangéliste, d'où le livre paraît sortir à cause de sa phrase primordiale : "*Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu. Et le Verbe était Dieu.*"

On croise aussi l'auteur dans le présent de son écriture : panne ou galop de l'inspiration. Il ne se prive pas non plus de répondre aux objections, de défendre ses partis pris, d'exposer son dessein, de fustiger ses lecteurs (« *on leur met la partition sous les yeux l'Opéra noté en direct ils parcourent et après rien chut comme si rien s'était passé alors quoi trouble de la pupille court-circuit frigidité du cortex hypnose baisse de tension somnifère encore un essai nibnihil aucune réaction atonie style j'en fais autant quand je veux [...] le lecteur de l'ère atomique est vidé crevé lessivé [...] visons le futur.* »)

L'absence de ponctuation n'est pas la difficulté majeure de *Paradis*. On tourne l'obstacle assez vite. Plus redoutable me paraît être la dissociation totale du discours, qui saute d'un motif à l'autre sans crier gare et sans raison apparente, quand il ne se livre pas à la pure enfilade des mots. D'où l'impression de chaos. Mais c'est ce chaos que l'auteur veut rendre à l'image d'un monde « *rempli de bruit et de fureur* », qu'il conduit au déchaînement. *Paradis* serait alors, comme il l'écrit, une « *bribographie des débris d'explosion* ».

Il va plus loin. L'explosion en se produisant l'expulse. Où ? Dans les galaxies ? Au fond de lui ? Au cœur de la divine parole créatrice ? J'avoue ne pas repérer très bien son point d'arrivée, mais il le donne comme une transcendance à partir de laquelle l'être, dont il faut sortir, et le non-être, où il faut entrer, pourraient seulement être dits. Ambition paradoxale qui tend à dépasser l'humanité pour mieux en saisir le ressort secret et l'histoire ! Elle semble en tout cas répondre à l'appel de Nietzsche cité bien entendu par Paradis : « [Nous sommes préparés comme jamais au carnaval du grand style à la cime transcendante de la suprême idiotie](#) » (p. 96).

Rien d'étonnant alors que l'œuvre évoque les fatrasies médiévales. « Fatrasie », dit le dictionnaire, « *poème du Moyen Âge d'un caractère incohérent ou absurde, formé de dictons, de proverbes, etc., mis bout à bout et contenant des allusions satiriques* ». Nos pauvres petites histoires humaines, nos horreurs, nos perversions, l'éternelle guerre des sexes, les citations, les fables religieuses, remplacent ici les proverbes et les dictons. Quant à la satire, elle me semble dominer tout. J'y rapporte et la pornographie et le désordre du texte, sa volonté d'absurdité où la puissance de contestation, de démystification s'exprime.

Ce qui me frappe dans *Paradis*, c'est donc sa force comique. Pour la lui donner, Philippe Sollers use de tous les moyens, la moquerie féroce, le ricanement, la grossièreté, la parodie, l'ironie, la farce purement verbale — et, bien entendu, le scandale. À quelle autre intention répond ce qu'il dit de la femme à qui est dévolu le rôle d'asservir l'homme et de perpétuer l'espèce, cette espèce qu'il veut débouter de sa complaisance envers elle-même, et libérer du sexe, où sans issue elle barbote ?

Alors *Paradis*, une réussite, un échec ? Permettez que je réserve mon opinion. Sollers prétend écrire pour l'avenir. Rien ne presse donc à le juger dans le présent. Mais il est incontestable que *Paradis*, qui n'est pas un livre de consommation courante, ni même de plaisir, m'intéresse; que j'y entends quelque chose qui ressemble à la rumeur des siècles; que tous les genres littéraires y sont représentés, l'épique, le lyrique, le dramatique, l'onirique, le métaphysique, le bouffon... Bref, cette œuvre qui, tour à tour, m'a séduite, irritée, lassée, amusée, transportée, à la fois prose et poésie, Apocalypse et Comédie humaine, me paraît être d'une indéniable richesse dans son fonctionnement ironique.

(1) À la galerie La Hune (14, rue de l'Abbaye) se tient jusqu'au 15 février une exposition autour de " Tel Quel et les arts plastiques ".

JACQUELINE PIATIER, *Le Monde*, 30-01-1981.